

René Lew,
les 16 mai / 16 juin 2013,
pour le colloque de Bruxelles du 22 juin 2013
sur *Déterminisme et liberté*
(1ère livraison)

Déterminisme du sujet depuis la liberté signifiante ou liberté subjective depuis le déterminisme du signifiant ?

La question de base est : Peut-il y avoir un déterminisme récursif ? Et faut-il opposer déterminisme (donné comme contrainte) à liberté (éventuellement elle-même contrainte) ? De toute façon, c'est là entrer, du moins en ce qui concerne le sujet, dans la question de savoir s'il est déterminé par l'Autre ou s'il a la liberté de constituer cet Autre pour en dépendre à *sa façon*. La contrainte dont je parle ne peut être en l'occurrence que déontique, je veux dire modale. Elle vient de toute façon mettre en jeu un réel qui n'est pas pour autant toujours, et à mon sens, lui-même contraignant, même si je pense qu'il se constitue toujours d'un obstacle dans l'effectuation fonctionnelle développant telle ou telle hypothèse de départ. Je ne parlerai cependant pas vraiment de physique ici — et j'imagine que mon point de vue évoluera d'ici un an, à travailler les normes modales ou juridiques, d'une part, et la physique quantique, de l'autre. Tout d'abord, je prendrai une voie de contournement de la question pour en assurer une assise solide, même si elle est encore « problématique » (au sens kantien).

*

Le terme de « déterminisme » a été avancé pour la première fois par Claude Bernard non comme une fonction directe du réel, mais comme un principe d'appréciation méta-réelle et d'organisation expérimentale en médecine. Par « méta-réel » j'entends ce que la théorie conçoit pour rendre compte du réel des choses. Par là cette théorie participe du réel, en particulier en l'induisant pour une part. Pourtant ce réel n'est pas directement accessible et seul son méta-réel en donne un praticable d'interprétation. C'est donc réversif, et de là récursif, puisque le réel fonde l'interprétation qui en est donnée, laquelle le module en le modulant. Mais cette notion du déterminisme relative à une certaine conception de l'*accès* à la physiologie fut superposée à celle opérant en philosophie. Claude Bernard le note rapidement. Pour ma part, je considère qu'un certain choix de philosophie implique un certain réel. On pourrait dire, en décalquant « il n'y a pas de métalangage » de Lacan, qu'il n'y a pas de métaréel. Mais cela aurait précisément un sens inverse de celui de Lacan : « il n'y a pas de métalangage » signifie que tout est langage, sans niveaux de différenciation ; « il n'y a pas de

métaréel » signifie qu'il n'est pas nécessaire de recourir à un métaréel distinct du réel, car le réel est tout à coup métaréel. Sur le fond tel réel dépend de tel choix de syntaxe que le sujet met en place pour le construire.

Avec une telle idée du déterminisme, il ne saurait donc être question de fatalisme. De là, avec l'idée de nécessité causale, c'est en lui-même le concept de cause que Claude Bernard critique. Pour insister sur mes propres choix, je remplace le binaire cause-loi par la dualité raisons-conditions, en soulignant le pluriel des opérations en jeu. Claude Bernard va même jusqu'à faire du déterminisme la condition de la liberté subjective (et spécifiquement morale). Ce que j'entends comme le fait que ce déterminisme est déjà un choix du sujet.

Dans tout cela, je laisse le débat théologique de côté. Mais je reviendrai sur le libre arbitre.

Par contre j'appuie mon propos actuel sur ce que j'ai déjà avancé de la gravitation et du rotationnel dans un texte sur « La récursivité de toute négation »¹. Mon propos est en effet là encore d'inciter à se départir de référence à une origine et d'usage de facticités. Cependant, je ne reprendrai pas non plus, dans ce chapitre du moins, la question de la prédictibilité selon Nelson Goodman. Mais à la différence de l'adage newtonien, trop souvent répété par Lacan et mal saisi par les lacaniens, je ne conçois rien qui se passe d'hypothèse de départ, comme assimilation subjective, narcissique, du possible passé au nécessaire : *Annahme*. Passer du possible au nécessaire, c'est à la fois passer d'une récursivité fermée (sur le calcul qu'elle autorise) à une récursivité ouverte (sur la liberté qu'elle promet). On rejoint là tous les liens — que je développerai par ailleurs dans un article sur le quantique de la psychanalyse — entre le discret et le continu déjà chez Freud et surtout chez Lacan.

Comme l'est la mécanique, y compris jusqu'à sa théorisation quantique, le réel est rationnel. Lacan, à mon avis, est fondé à le soutenir, quand bien même il en a aussi évoqué la rationalité comme faite de mystères², soit de points non encore résolus. Car c'est là une affaire ontologique — et, dans le champ qui nous occupe, celui du sujet et du langage, il n'y a pas d'univers du discours.³ Il n'empêche que la question duale « déterminisme et liberté » conjoint deux abords peut-être opposés, mais sûrement à relier, (1) celui de l'englobement des choses (de l'univers ?) dans une vision d'ensemble mais statique de ce fait et, par corrélation, (2) celui de l'immobilité en elle-même d'un tel arrêt sur image avec son côté de fixation. Probablement qu'un abord de la question « déterminisme et liberté » pourrait être celui du Temps logique de Lacan, qu'on ne saurait précisément appréhender de façon fixiste. Je n'en ferai cependant pas cas présentement.⁴

De la relativité à la mécanique quantique, plus qu'à une remise en question des présupposés philosophiques qui avaient soutenu le « mécanisme » (ou mécanicisme) de la physique, c'est à une transformation radicale de ce que je maintiendrai comme philosophie de la physique qu'on assiste, avec son corollaire dans la psychanalyse. Un seul exemple : selon moi, et c'est un débat à avoir avec les traducteurs-commentateurs de Freud, la question des quanta rejoint celle de ce qu'on appelle en France « quantum d'affect », *Affektbetrag* que Freud traduit lui-même par « valeur affective » (à mon sens il s'agit d'un passage à l'extension de ce en quoi l'affect rend compte de l'intension fonctionnelle de la représentance de la pulsion comme rapport réversif du dire au corps) et que je préfère traduire par cote (ou

¹ R.L., Copenhague, 8-9 juin 2013.

² J. Lacan, *Encore*, texte établi, Seuil, p. 118.

³ P.J. Halmos, *Théorie naïve des ensembles*, trad. fse Gauthier-Villars, assertion reprise par Lacan dans *La logique du fantasme* en reprenant le chapitre relatif à la non-appartenance à soi-même.

⁴ Voir R.L., *Le temps logique*, Lysimaque, à paraître.

cotation)⁵ de l'affect, suivant en cela ce que Lacan implique dans de nombreux moments de son enseignement et en particulier dans « Radiophonie ». Je le cite⁶ :

« La métonymie opérant d'un métabolisme de la jouissance dont le potentiel est réglé par la coupure du sujet, cote comme valeur ce qui s'en transfère. »

Pour revenir brièvement à la physique, je ne suis pas fondé à discuter déterminisme, indéterminisme ou hasard. Le système quantique n'est cependant pas l'introduction de l'incertitude dans l'univers. Il n'est pas non plus le retour à ce qui se véhicule faussement de Berkeley : un semblant de réduction de l'objet au sujet et d'abord au sujet spéculaire. Il n'empêche que penser l'affaire en termes de signifiant est une approche que les physiciens n'ont pas utilisée jusqu'ici — autant que je sache. De toute façon, Bachelard à l'appui, le physicien participe du réel par le schématisme qu'il met en œuvre pour faire état de ce (éventuellement l'objet) qu'il étudie. Ce schématisme est constitué à la fois d'un certain choix de symbolique mathématique, du réel des instruments, et de la représentation du monde que le sujet met quoi qu'il en soit en œuvre (c'est le cas de le dire : « œuvre » signifiant « objet »).

Une théorie de la construction du monde et du réel s'oppose ici à celle du donné, et la corécurtivité (ou la récursivité ouverte) en participe à tout coup.

Turbulence et chaos spécifient ce qu'il en est⁷, y compris en termes de signifiants, et c'est à reprendre en termes de rotationnels.

Sûrement aussi qu'il s'agit, dans cette organisation des flux et des champs, des ondes et des corpuscules, de revenir aux fractales — et d'abord aux fractales lisses.⁸

Parler de « chaos déterministe » rend en fait assez bien compte du travail du signifiant et de ce qui en résulte d'inconscient. Le problème est d'associer hypothèses et conditions, les unes et les autres pouvant être expérimentées.⁹ Tout dépend ici du type de fonction à mettre en œuvre, y compris dans les constructions théoriques par lesquelles on induit secondairement le réel qu'elles cherchent à appréhender. Les fonctions non linéaires et les réseaux signifiants jouent ici un rôle non négligeable.¹⁰

*

Sur ce fond historique, philosophique et scientifique, une théorie du sujet s'avère nécessaire.

Reste à déterminer (!) si le sujet est déterministe, ou le signifiant ; ou bien les deux le seraient-ils ?

Une conception fixiste — d'un Autre prédonné et préétabli déterminant entièrement un sujet du fait de l'inamovible de la constellation signifiante qui le constituerait — ne va pas

⁵ R.L., « La cote de valeur », colloque *L'objet de la psychanalyse et la logique*, Lysimaque et CEψ, organisé par J. Hector, Bruxelles, 2000.

⁶ J. Lacan, « Radiophonie », *Autres écrits*, Seuil, 2001, p.418.

⁷ R.L., « Sur le chaotique de Roberto Harari », colloque du CLG de Convergencia, Paris, 2010.

⁸ V. Borrelli, F. Lazarus, B. Thibert, « Les fractales lisses », *Pour la science* n° 425, mars 2013.

⁹ Voir mon premier texte sur la passe relativement à l'écrit (1982), où j'abordai la différence *Erlebnis*, *Erfahrung*, *Prüfung*. On peut aussi revenir sur les théories de la preuve par exemple : Imre Lakatos, *Preuves et représentations*, Hermann.

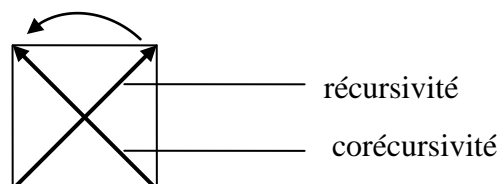
¹⁰ Ainsi, à propos des représentations ensemblistes, la démarcation ouverts / fermés, intérieur / extérieur, ... ne nécessite pas d'être cernée d'un trait (la « patate ») par trop ségréatif.

avec la définition lacanienne d'un sujet comme « signifié de la pure relation signifiante »¹¹. Car c'est précisément cette « pure relation » que je situe comme récursive du fait qu'un signifiant ne se définit que d'un signifiant qui lui est identique et néanmoins différent, le même et un autre (et de là le fait qu'un signifiant n'est pas auto-engendré). De toute façon c'est pousser la question de la récursivité signifiante dans ses ultimes conséquences. Dirai-je pourtant que le sujet est lui-même récursif ? Assurément, mais en ajoutant : ni directement, ni immédiatement.

*

« La liberté ou la mort » indique bien qu'à tout coup on perde la vie (et même à choisir la liberté) : aussi la mort est-elle de toute façon contrainte. Et ce que Lacan apporte qui décale (*entstellt*) le classicisme des connecteurs binaires, c'est que cette disjonction radicale, qu'on nomme communément « incompatibilité » (la liberté ne peut être obtenue que dans le choix de mourir : vivre libre est pure supposition) et qu'on note de la barre de Scheffer, implique, quoi qu'on choisisse, toujours la mort. Mais on ne saurait vivre libre. Ou l'on obtient la mort avec la liberté, ou même sans elle, ou l'on vit sans aucune liberté — si cela s'appelle « vivre ». Ce que Lacan apporte de particulier à l'incompatibilité, c'est que lorsqu'on y a affaire à une perte, c'est toujours du même côté que penche la balance.

Parler de déterminisme récursif renvoie à une telle aliénation : l'absence de fondement extrinsèque de la vie ne la fonde que de la mort, surtout en ce que, pour le concevoir, il faille avoir recours au signifiant. Or celui-ci est strictement récursif. Ce qu'on appelle « libre arbitre », aussi arbitraire que ce soit, n'est libre en rien. Et, de toute façon, le signifiant, malgré Saussure, n'est pas arbitraire : il est récursif avec son lot de discordance fondée de contingence. Mais ce qui est « vrai », au sens de la vérité qui parle en disant Je, est que cette discordance, en s'appuyant corécursivement (selon une récursivité ouverte et productive) sur la contingence, fonde le signifiant depuis la nécessité de toute récursivité, y compris à fonder le réel. La signifiante souligne dans l'échange discursif ce lien d'une récursivité ouverte à une récursivité fermée, en portant ce que la parole, comme articulant les interlocuteurs, a de producteur et de fondateur d'une position (elle-même réversible) de sujet lié aux objets (imprédicatifs et prédicatifs). La parole est bien récursive de ne se fonder que de et dans l'interlocution, et tout autant de fonder la corécursivité qui l'organise selon un système d'après-coup et tout autant selon une bascule (une transformation en quart de tour) de la récursivité en corécursivité.



Si quelque chose est ici déterminant, c'est bien l'évident dont procède la parole pour le suppléer.

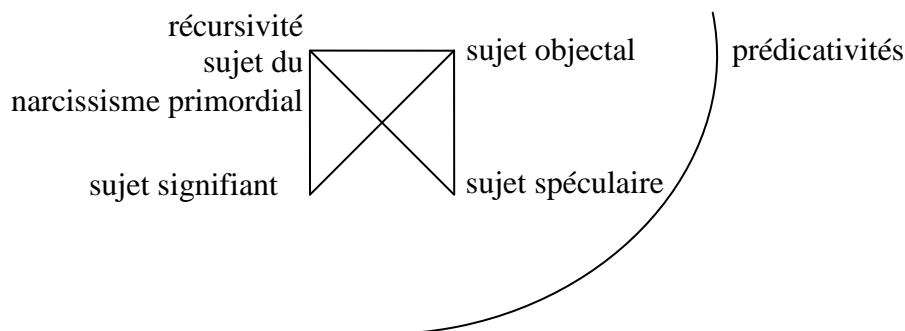
¹¹ J. Lacan, « Proposition... », première version, *Autres écrits*, p. 580.

Pour souligner le fondement de corécurtivité du déterminisme récursif, il faut se dire que seule cette récursivité détermine toute liberté (du sujet, vis-à-vis de l'objet, de l'Autre, etc.), y compris celle de mourir. L'intérêt de cette ouverture essentielle qu'est la liberté de mourir, permet de vivre en produisant ici un succédané de la coupure qu'est le semblant ou son équivalent.

Ainsi, s'il y a une quelconque contrainte subjective, c'est celle de venir à l'existence, où le *soll Ich werden* est bien l'exigence que du sujet adviene. Cette contrainte est, sous cet angle, déterministe, et sa répétition en impose pour la récursivité. Osvaldo Cariola le rappelait à la Lysimaque ce 15 juin 2013, en citant Kierkegaard et *La maladie à la mort*. Je ne retiens qu'une phrase de sa citation d'une traduction française précaire (donnant le « moi » où il s'agit du sujet, *selvet*) : « le sujet est un rapport qui se rapporte à lui-même ». Plus exactement : « le sujet n'est pas le rapport, mais le fait que le rapport se rapporte à lui-même ». « Un tel rapport qui se rapporte à lui-même, un sujet, doit bien s'être posé lui-même ou bien avoir été posé par l'Autre. » C'est en cela que je dis que la récursivité est au centre des liens du sujet à l'Autre. Une impasse de l'indécision sidère psychotiquement le sujet tout comme une impasse de la décision : on passe de la première à la seconde par la voie de l'impasse qui est à la fois une *Versagung* de l'Autre (son incapacitation à s'ouvrir sur de l'Un et du narcissisme) et une défaillance du sujet (qui ne joue pas de la faille du signifiant). Dire « La bourse ou la vie » — quoi qu'on choisisse — implique qu'à tout coup on perde la bourse. Et peut-être même la vie quand bien même on donnerait la bourse. Cette récursivité de l'existence, laquelle rend l'existence précaire, met en jeu une contrainte à répéter qui rappelle ce que la récursivité doit à la répétition. Une telle contrainte à la liberté de mourir reste cependant un choix et non un déterminisme. Au fond, la maladie à la mort est que le sujet, à la différence de ce que dit directement le « dois Je advenir » n'est jamais déjà advenu, mais qu'il persiste incessamment à advenir.

*

La contingence du signifiant — laquelle tient à sa récursivité, n'a rien d'arbitraire (au sens saussurien). Elle implique néanmoins un choix du sujet qui s'avance nécessairement, sans que pour autant son choix soit fondé. Ce choix transparait quoi qu'il en soit de la valeur métaphorique que le sujet prend, qu'il choisit aussi. Mais en face de la récursivité de la signifiante et de ce qui y prend place en tant que sujet du narcissisme primordial, les modes du prédicatif distinguent un sujet objectal dans le réel, un sujet spéculaire soutenant et soutenu par une image et un sujet du signifiant.



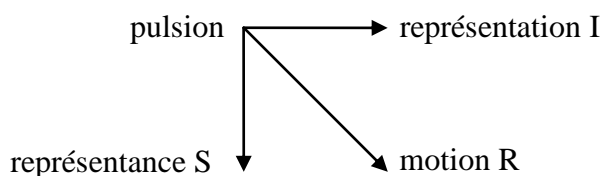
*

Dans tout cela, je m'oppose à toute théorie déterministe du sujet s'appuyant sur un Autre prédonné et tout puissant, persistance du théologique non seulement dans le sujet, mais dans l'organisation même du langage, voire d'une langue, et assurément dans le discours comme idéologique.

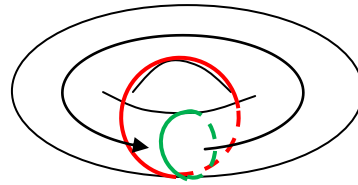
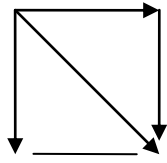
Avec la récursivité, en effet, il n'y a au fond rien de déterministe dans le sujet. Et l'Autre lui-même pour Freud est tributaire de la position de jouissance du sujet.¹² Car du fait de leur définition récursive — en ce qu'elle appelle à déterminer chacun à partir de sa place dans un réseau — aucun signifiant ne vaut en soi, ni ne peut signifier de soi-même. Et dire que la mère transmet les premiers et les plus fondamentaux signifiants à l'enfant me semble d'un schématisme inadéquat qui ne pense qu'en termes de réel préformé, stigmate des apprentissages, absence de choix de l'individu mécanisé par ses premières expériences. Pour moi, c'est le sujet, un sujet de l'échange, qui articule les signifiants, selon une conception de la parole comme échange (Benveniste), sur chacun des versants de l'échange et différemment. Pas de constellation signifiante constante et préformée, mais du signifiant en *constant décalage* d'avec un supposé soi-même et toujours distinct de soi-même et de tout autre néanmoins identifiable à lui asphériquement. Le sujet ne s'articule pas à lui-même, mais métaphorise la récursivité signifiante qui fait dépendre un signifiant d'un autre, distinct de lui et cependant identifiable à lui. J'y insiste et c'est parce que le déterminisme récursif du signifiant n'implique ni fatalisme, ni reproduction à l'identique, ni causalité pleine, ni positivisme, que ce qu'on va en souligner est précisément ce que le sujet a d'inventif, ce que l'objet et l'Autre ont de productif et que le signifiant ne peut susciter que du neuf — ou tout au plus le maintien de ce qu'on connaît de longue date. Du fait de la récursivité il ne saurait être question d'évaluer ou de métrer, quantifier l'inconscient ou le sujet, ni même la psychanalyse. L'inconscient structuré comme un langage, voire selon tel ancrage littéraire, peut très bien être quantifié mais uniquement par une voie détournée comme fit Markov comptabilisant les voyelles entre prose et poésie, Lermontov et Pouchkine.

À tout coup le sujet (de l'inconscient comme échange) participe de ce qu'il met en place pour en dépendre — et la moindre expérience en fait foi (!), de Pavlov à la mécanique quantique.

La récursivité implique que la psychanalyse puisse elle-même être considérée comme quantique (entre la continuité de la signifiante unaire et le discontinu des signifiants proprement dits, binaires). Ainsi entre représentance (continue) et représentations (discrètes), le cercle asphérique qui fait valoir les deux tores enlacés qui relie désir et demande (ou pulsion) est la motion pulsionnelle de Freud. Je le schématise ainsi.



¹² S. Freud, « Le moi et le ça », *G. W.* XIII, p. 249 ; trad. fse in *Essais de psychanalyse*, P. B. Payot, 1981, p. 234.



Au total cela représente à la fois l'absence de déterminisme du sujet et l'absence de déterminisme du signifiant qui n'est pas arbitraire au sens d'un choix du sujet, mais qui est bien contingent, en ce que les choix du sujet ne sont ni fondés (leur fondement échappe dans leurs conséquences) ni assurés d'avance de ce qu'ils induisent.